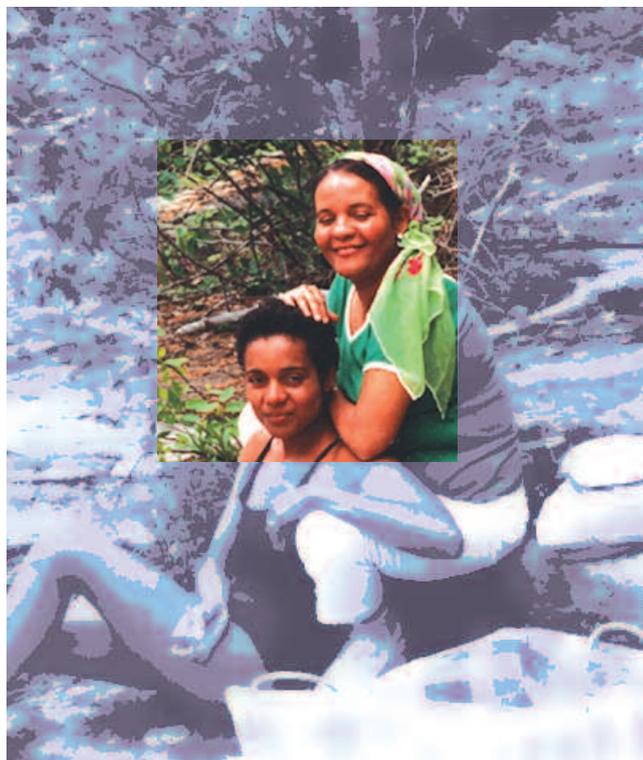


En désespoir de mémoire

par Michaëlle Jean



Montréal, le 15 juillet 2005

Maman,

J'ai tant redouté ce moment où les mots entre nous ne serviraient plus, ne résonneraient plus dans le va-et-vient coutumier de nos accords et de nos désaccords. La musique de cette parole-là s'en est allée. Cadences. D'une mère à sa fille. D'une fille à sa mère. De toi à moi. De moi à toi. Rythmes. Tantôt doux, tantôt exacerbés. Et maintenant plus rien. Rien que l'espace abyssal de ton regard déjà captif du vide. Ce vide immense qui a soufflé ta vie et aspiré ta mémoire. Notre mémoire. Celle que nous avons en partage. Notre mémoire. Ou plutôt ce qu'il en reste, dans l'implacable decrescendo où la maladie d'Alzheimer, puisqu'il faut la nommer, t'a entraînée. Que des segments épars qu'il me faut rassembler, seule. Reconstruire sur l'irréversible érosion des images, des faits, des odeurs, des noms, des expressions, des lieux. Un fouillis désespérant, difficile à décrire, mais d'où émergent parfois quelques souvenirs d'une éblouissante clarté.

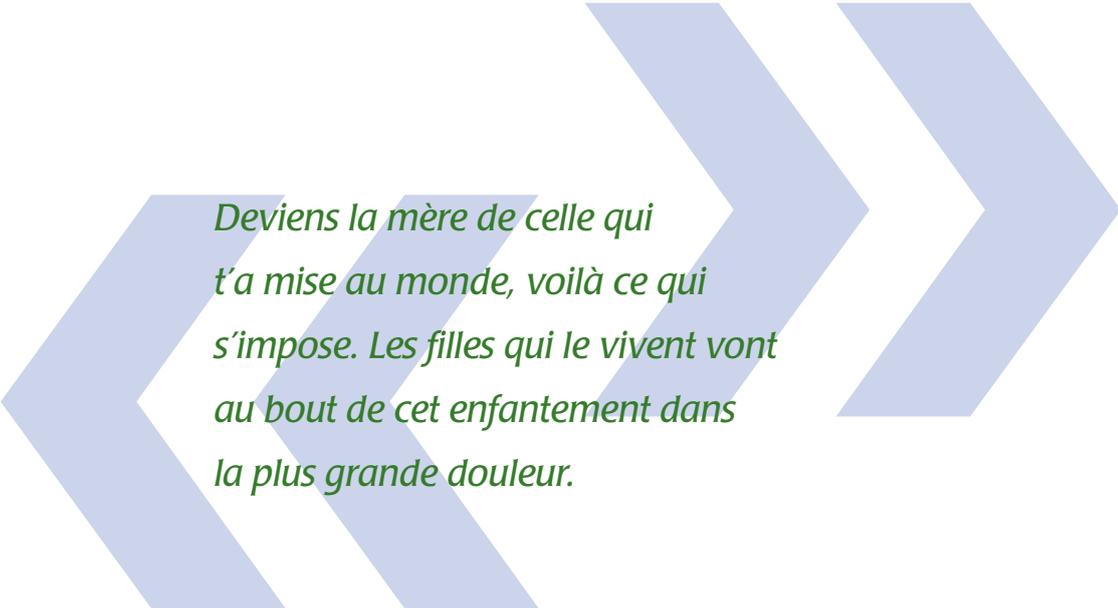
Te souviens-tu maman du soleil comme une immense boule de feu alors que nous descendions vers la mer et vers la promenade du Bicentenaire à Port-au-Prince en fin de journée? Et dans notre cour tous ces manguiers en fleurs, puis chargés de leurs promesses délectables, des mangues par grappes, qu'il nous tardait de déguster, sucrées, juteuses et si parfumées. Les vagues en trombes assourdissantes suivies du roulement délicat des galets dans les nuits de Jacmel, là où tu es née et où nous retrouvions ta marraine, la tante Éita, folle de Dieu, dans sa maison de bois place du Marché. Des volets grand ouverts nous parvenait le tintamarre des paysannes autour de leurs étals de fruits, de légumes, de café brun et noir, de riz et d'histoires pimentées que nous écoutions avec plaisir. Les narines assaillies d'effluves mélangés, envahissants, d'épices, de lard salé, de

poisson séché, d'eau croupie et de tout ce qui se décompose dans la chaleur du matin jusqu'à la fin du jour.

Dans l'écran insondable de tes yeux, la petite, qui n'a pas idée de celle que tu étais avant la terrible maladie, cherche attentivement le moindre éclat, et me demande: « À quoi elle pense, mamie? — Aux étoiles filantes dans la nuit, ma chérie. — Est-ce qu'elle va mourir mamie? — Tout doucement, ma chérie, et nous aussi. — Pour aller où, maman? — Dans ce jardin si beau, l'Éden. — Dans mon jardin à moi, le paradis? — Oui, Marie-Éden, dans ton jardin à toi, le plus beau du monde... »

Du haut de ses six ans, elle m'éclaire, comme un ange de lumière. Nous avons des conversations magiques, renversantes. Même plus petite encore, elle a tout de suite saisi le chagrin de te perdre et de ne plus t'entendre dire mon nom ni le sien. Elle a tout compris et souvent il lui arrive de me consoler. Et c'est surtout grâce à elle que j'arrive à t'accompagner et à être à tes côtés, là où tu es, au gré des jours, sans trop flancher. Deviens la mère de celle qui t'a mise au monde, voilà ce qui s'impose. Les filles qui le vivent vont au bout de cet enfantement dans la plus grande douleur. Mais l'épreuve, à sa façon, est généreuse au sens où elle nous fait aussi grandir.

Qui ose dire que la vie est un long fleuve tranquille? Silence. Rien pour nous n'a été de tout repos. Je pense au séisme de l'exil. Survivre au désastre de la fuite rendue nécessaire et renaître à nouveau ailleurs de toutes nos forces en faisant table rase du reste. Ne rien regretter du tout perdu, nous qui comme tant d'autres n'avons pas eu d'autre choix que de tout abandonner dans la course folle pour échapper aux tortionnaires à nos trousses. Je me souviens des pelotons d'exécution, des voisins brûlés vifs, des amis arrêtés ou portés disparus. Je me souviens



*Deviens la mère de celle qui
t'a mise au monde, voilà ce qui
s'impose. Les filles qui le vivent vont
au bout de cet enfantement dans
la plus grande douleur.*

des mots chuchotés et de la colère retenue. Je me souviens de quelques libertés imprudentes qui auraient pu nous perdre sur-le-champ, mais que l'on ose parce qu'il faut bien résister et rester digne. Et de cette imprudence qui a conduit papa au cachot et à la chambre des tortures. Je me souviens quand la seule issue possible pour rester vivants était partir. Partir. Je me souviens des documents trafiqués pour déjouer les bourreaux. Fuir, c'est aussi cela, déjouer ceux qui vous imposent la roulette russe et veulent votre mort.

Sauve-qui-peut, partir. Mais où et vers quoi? « Le Canada, allez au Canada, au Québec on y parle le français, vous pourrez y travailler... » Je me souviens du dernier jour en notre terre natale. Le jour du déracinement qui nous a semblé celui du Jugement dernier. Le jour où l'autre vie fut enterrée. Le jour où nous avons échappé aux gardiens usurpateurs de notre terre devenue prison. Le jour où dans un avion nous nous sommes envolées vers l'inconnu. Je me souviens de cette nuit de février, si noire et si glaciale, où nous sommes arrivées à Dorval, rejoindre papa qui nous avait précédées, relâché par miracle et évacué d'urgence par une ambassade un an auparavant. Je ne me rappelle pas les questions de l'agent d'immigration à l'aéroport, mais je me souviens à quel point les soupçons dans sa voix et son uniforme m'ont fait trembler; s'agissait-il d'un nouveau tortionnaire? Je me souviens de la douceur de tes réponses, maman. Désemparée et à bout de force, tu voulais à tout prix le salut de tes enfants et retrouver le père de tes filles. Ce mari qui peu de temps après te quittera, trop brisé en lui-même pour affronter et porter une famille. Il arrive que les hommes aient des faiblesses là où les femmes, elles, savent résister et tenir. Je me souviens comment il nous a fallu repartir à zéro. Les petits

boulots de misère que tu acceptais sans y perdre ta fierté. Les quelques cents pour finir la semaine. Je sais comment nous nous sommes reconstruites ici, là où l'on a bien voulu de nous, et combien nous avons entièrement mis nos forces vives à contribution dans ce pays qui nous a accueillies et qui est devenu le nôtre. Nous avons étendu nos racines, en surface d'abord, puis dans un ancrage de plus en plus profond.

De cette destinée, je ne cesse d'essayer de faire quelque chose. Comme une raison d'être, pour moi et pour les autres. Mon combat est dans le prolongement du tien et de celui de ta mère avant toi. Marie-Éden suivra, je l'espère et je le sais.

Michaëlle

MICHAËLLE JEAN, Gouverneure générale du Canada au moment où vous lirez ce texte, était encore journaliste et animatrice à Radio-Canada, RDI et CBC Newsworld au moment où elle l'a écrit. De 1979 à 1987, elle a travaillé au Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale au Québec et a collaboré aux documentaires *Haïti nous sommes là*, *Ayiti nou la* de Tahani Rashed (ONE, 1987), ainsi que *Tropique Nord* (ONE, 1994) et *L'Heure de Cuba* (ONE, 1999) de Jean-Daniel Laffond.